D’abord, une minute quinze secondes d’écran noir, parfois parcouru de bandes blanches, parasitaires. Puis c’est l’avenue de la Blies, vue de la gendarmerie mobile ; comme si le cameraman était debout sur le rond-point. L’angle de vue est bas ; la vision qu’a du monde un enfant de quinze ans.

Il voit l’Avenue. Les immeubles, les arbres. Il sent ses poils se hérisser. Il voit l’Avenue telle qu’elle était quand il avait quinze ans. Il la voit telle qu’elle n’est plus, telle qu’elle ne sera plus jamais, et il ressent une pitié infinie, une adoration infinie. Les rues sont vides. Il sait qu’elles sont vides pour lui, pour qu’il puisse être seul avec ses souvenirs. C’est un soir d’été. Le ciel est marbré de rose et de bleu métallique. Une lumière baigne les rues ; celle qu’on ne voit qu’en rêve.

Le travelling s’arrête au croisement avec la rue André Schaaf – où son père habitait, enfant. Il peut voir le chemin bétonné qui descend vers l’ancienne piscine, en ruines et abandonnée. Elle n’a pas encore été détruite. Elle n’a pas encore été remplacée par une résidence de cinq étages, ne laissant à sa mémoire que quelques images pauvres, fragmentaires, peu fiables ; sur l’écran, elle est bien là, et il sent sa gorge se nouer. La caméra ne bouge pas. Elle l’attend, lui. Elle comprend son besoin de retrouvailles. A l’endroit où se tient le caméraman, sous des arbres dont le vent fait légèrement trembler les feuilles, il a embrassé une fille, fumé des cigarettes, il s’est battu. Le travelling reprend. Obliquant vers la droite. Et il sent qu’il serre les poings ; il ne sait pas s’il veut. S’il peut. Il ne sait pas s’il va pouvoir suivre la caméra à l’intérieur de l’ancienne piscine, dans ses souterrains.

*

Il glisse la VHS dans le magnétoscope. L’image apparaît de suite : la maison abandonnée rue Montalivet, au crépuscule. Les nuages avancent à une vitesse légèrement supérieure à la normale. Les fenêtres noires de la maison apparaissent comme les orbites vides d’un crâne. Un vent léger fait bruisser les feuilles des arbres. C’est une sorte d’été éternel, archétypal.

Sans transition, l’on voit une autre maison, filmée sous le même angle. Puis une autre. Et une troisième. Leurs fenêtres sont illuminées, et on peut y distinguer des personnes en mouvement. Une impression de paix et de sécurité s’en dégage. Puis c’est à nouveau la maison abandonnée, au crépuscule. Elle n’a pas l’air si terrible, ainsi. Il se revoit écartant le portail noir, jetant un coup d’œil à la rue pour s’assurer que personne ne le dénoncera. Il ne serait pas étonné de voir apparaître à l’écran.

L’image change à nouveau : c’est le stade de foot, illuminé à la tombée de la nuit. Des maisons, rue Graeffinthal. Une cheminée qui fume. Et la maison morte, encore une fois. Que voulait-elle lui dire ? Qu’avait-elle à lui faire comprendre après toutes ces années ? Il se dit que les fantômes ne sont pas si terribles. La maison le fixe. Il rêvera d’elle la nuit même, une fois de plus, il le sait, et dans ce rêve à nouveau il y entrera, pour sentir comme toujours les murs se contracter, les angles se tordre, et s’enfuir avant d’être absorbé, digéré par la maison obtuse et avide. Mais il la voit sur l’écran, seule et éteinte, par-delà le temps, et il lui pardonne, et il la comprend.